

Chronique du 15 janvier 2011

Quaesivit sibi Deus virum juxta cor suum
Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur
(1 S, 13,13)

Sermon de Bossuet, 2ème partie

Second point :

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui et se détachent des autres biens.

Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu.

Il faut abandonner tout ce qui se voit pour mériter tout ce qui ne se voit pas, et nul ne peut posséder ce grand tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes* (2 Co 6, 10).

Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures beaucoup plus dans le cœur que devant les yeux.

Voilà un homme qui a trouvé Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir, je veux dire les passions douces et les passions violentes.

Desquelles des deux, mes sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître ?

Il n'est pas aisé de le décider.

J'ai appris du grand saint Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement ; celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par la force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent.

Mais quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur.

Ô pauvre cœur humain, de combien d'ennemis es-tu la proie ? de combien de tempêtes es-tu le jouet ? de combien d'illusions es-tu le théâtre ?

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de saint Joseph à vaincre ces douceurs qui nous charment, ces violences qui nous emportent.

Voyez comme il est détaché de ses passions, puisqu'il a pu surmonter sans effort parmi les douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche, je veux dire l'amour et la jalousie.

Son Epouse est sa sœur.

Il n'est touché, si je le puis dire, que de la virginité de Marie ; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste Epouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur.

La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise.

Voilà les promesses qui les rassemblent, voilà le traité qui les lie.

Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver l'une l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières qui s'allient.

Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin¹, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale.

¹ *De Nupt. Et Concup.*, lib I, n. 12.

Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chère Epouse était rendue digne, ne sait que penser de sa grossesse.

Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses.

C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie ; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *Dura sicut infernus aemulatio* – la jalousie est dure comme l'enfer (Ct 8, 6), parce qu'elle ramasse en elle les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph.

Car admirez sa modération envers sa sainte et divine Epouse.

Il sent le mal tel qu'il ne peut pas la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout à fait.

Il prend un conseil tempéré.

Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie, il évite du moins de la diffamer, il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtement, il lui épargne même la honte.

Voilà une résolution bien modérée : mais encore ne presse-t-il pas l'exécution.

Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses.

Et en effet cette nuit lui découvre le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes ; et j'ose dire, messieurs, que Dieu se devait ce secours au juste Joseph.

Car puisque la raison humaine soutenue de la grâce s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le Ciel achevât le reste ; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice : *Merito responsum subvenit mox dicinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit*².

Certainement saint Jean Chrysostome a raison d'admirer ici la philosophie de Joseph³.

C'était, dit-il, un grand philosophe parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes.

Combien est maître de ses mouvements un homme qui en cet état est capable de prendre conseil, et un conseil modéré, et qui l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir parmi ces pensées d'un sommeil tranquille ?

Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seraient pas sitôt descendues. Il est donc indubitable, mes frères, qu'il était bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur, que de celles qui entraînent par leur violence.

Plusieurs jugeront peut-être qu'étant si détaché de ses passions, c'est un discours superflu de vous dire qu'il l'est aussi de ses intérêts.

Mais je ne sais pas, chrétiens, si cette conséquence est bien assurée.

Car cet attachement à notre intérêt est plutôt un vice qu'une passion, parce que les passions ont leur cours et consistent dans une certaine ardeur que les emplois changent, que l'âme modère, que le temps emporte, qui se consume enfin elle-même : au lieu que l'attachement à l'intérêt s'enracine de plus en plus par le temps, parce que, dit saint Thomas⁴, venant de faiblesse il se fortifie tous les jours à mesure que tout le reste se débilité et s'épuise.

Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph.

Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressource que son travail ; qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours à bout de son fonds ; obligé néanmoins à de grands voyages, qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ !), sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de sa subsistance.

² S.Petr. Chrysol., Serm. CLXXV

³ *In Matth.*, hom.IV, n. 4

⁴ II, II, q 118, a 1.

Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire : humiliez-vous, ô grandeurs humaines !

Il va néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec Jésus-Christ ; trop heureux de le posséder à ce prix.

Il s'estime encore trop riche, et il fait tous les jours de nouveaux efforts pour vider son cœur, afin que Dieu y étende ses possessions et y dilate son règne ; abondant, parce qu'il n'a rien ; possédant tout, parce que tout lui manque ; heureux, tranquille, assuré, parce qu'il ne rencontre ni repos, ni demeure, ni consistance.

C'est ici le dernier effet du détachement de Joseph, et celui que nous devons remarquer avec une réflexion plus sérieuse.

Car notre vice le plus commun et le plus opposé au christianisme, c'est une malheureuse inclination de nous établir sur la terre ; au lieu que nous devons toujours avancer, et ne nous arrêter jamais nulle part.

Saint Paul, dans la divine Epître aux Hébreux, nous enseigne que Dieu nous a bâti une cité : Et c'est pour cela, dit-il qu'il ne rougit pas de s'appeler notre Dieu : *ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum : paravit enim illis civitatem* (He 11, 16).

Et en effet, chrétiens, comme le nom de Dieu est un nom de père, il aurait honte avec raison de s'appeler notre Dieu, s'il ne pourvoyait à nos besoins.

Il a donc songé, ce bon Père, à pourvoir soigneusement ses enfants : il leur a préparé une cité qui a des fondements, dit saint Paul, *fundamenta habentem civitatem* (He, 11, 10), c'est-à-dire qui est solide et inébranlable.

S'il a honte de n'y pas pourvoir, qu'elle honte de ne l'accepter pas !

Quelle injure faites vous à votre patrie, si vous vous trouvez bien dans l'exil !

Quel mépris faites-vous de Sion, si vous êtes à votre aise dans Babylone !

Allez et marchez toujours, et n'ayez jamais de demeure fixe.

C'est ainsi qu'a vécu le juste Joseph.

A-t-il jamais goûté un moment de joie, depuis qu'il a eu Jésus-Christ en garde ?

Cet Enfant ne laisse pas les siens en repos : il les inquiète toujours dans ce qu'ils possèdent, et toujours il leur suscite quelque nouveau trouble.

IL veut nous apprendre, mes sœurs, que c'est un conseil de la miséricorde de mêler de l'amertume dans toutes nos joies.

Car nous sommes des voyageurs, exposés pendant le voyage à l'intempérie de l'air et à l'irrégularité des saisons.

Parmi les fatigues d'un si long voyage, l'âme épuisée par le travail, cherche quelque lieu pour se délasser.*L'un met son divertissement dans un emploi ; l'autre a sa consolation dans sa femme, dans son mari, dans sa famille ; l'autre son espérance en son fils.

Ainsi chacun se partage, et cherche quelque appui sur la terre.

L'Evangile ne blâme pas ces affections : mais comme le cœur humain est précipité dans ses mouvements, et qu'il lui est difficile de modérer ses désirs, ce qui lui était donné pour se relâcher, peu à peu il s'y repose et enfin il s'y attache.

Ce n'était qu'un bâton pour le soutenir pendant le travail du voyage, il s'en fait un lit pour s'y endormir ; et il demeure, il s'arrête, il ne se souvient plus de Sion.

Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus (Ps 41 /41/, 4) !

Dieu lui re nverse ce lit où il s'endormait parmi les félicités temporelles, et par une plaie salutaire il fait sentir à ce cœur combien ce repos était dangereux.

Vivons donc en ce monde comme détachés.

Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons en effet comme possesseurs de tout : si nous nous détachons des créatures, nous y gagnerons le Créateur ; et il ne nous restera plus que de nous cacher avec Joseph, pour en jouir dans la retraite et la solitude : c'est notre dernière partie.